



Transatlantica

Revue d'études américaines. American Studies Journal

2 | 2014

Aesthetics of Theory in the Modern Era and Beyond /
Photographie documentaire

Judith Misrahi-Barak et Claudine Raynaud, dirs., *Diasporas, Cultures of Mobility, 'Race': 1- Diasporas and Cultures of Migrations*

Montpellier, PULM, « Horizons Anglophones », série PoCoPages, 2014

Hélène Christol



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/transatlantica/7207>

DOI : 10.4000/transatlantica.7207

ISSN : 1765-2766

Éditeur

Association française d'Etudes Américaines (AFEA)

Référence électronique

Hélène Christol, « Judith Misrahi-Barak et Claudine Raynaud, dirs., *Diasporas, Cultures of Mobility, 'Race': 1- Diasporas and Cultures of Migrations* », *Transatlantica* [En ligne], 2 | 2014, mis en ligne le 20 décembre 2019, consulté le 18 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/7207> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transatlantica.7207>

Ce document a été généré automatiquement le 18 juin 2021.



Transatlantica – Revue d'études américaines est mise à disposition selon les termes de la licence
Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Judith Misrahi-Barak et Claudine Raynaud, dirs., *Diasporas, Cultures of Mobility, 'Race' : 1- Diasporas and Cultures of Migrations*

Montpellier, PULM, « Horizons Anglophones », série PoCoPages, 2014

Hélène Christol

RÉFÉRENCE

MISRAHI-BARAK, Judith et CLAUDINE RAYNAUD, *Diasporas, Cultures of Mobility, 'Race' : 1- Diasporas and Cultures of Migrations*, Montpellier, PULM, « Horizons Anglophones », série PoCoPages, fév. 2014, 376 pages, ISSN 21.18.3023, 34 euros.

- 1 L'ouvrage *Diasporas and Cultures of Migrations*, édité par Judith Misrahi-Barak et Claudine Raynaud aux Presses universitaires de la Méditerranée, se présente comme le premier d'une série qui se penchera sur le phénomène des diasporas ainsi que l'indique le titre général de la collection, *Diasporas, Cultures of Mobility, 'Race'*. Cet ouvrage collectif est le fruit de rencontres universitaires organisées depuis 2011 pour tenter de cerner les multiples définitions et approches qu'a suscitées l'étude des diasporas et faire le point sur l'état de la critique de ce qui est devenu en l'espace d'une vingtaine d'années les « Diaspora Studies ». Un long chemin a en effet été parcouru depuis 1991, date à laquelle fut créé *Diaspora: A Journal of Transnational Studies*, qui définissait les objectifs de sa publication comme l'analyse des diasporas traditionnelles, arméniennes, grecques et juives, tout en l'élargissant déjà aux nouvelles migrations transnationales d'autres groupes en mouvement, « groups ranging from the African-, Chinese-, Indian-, and Mexican-American to the Ukrainian- and Haitian-Canadian, the Caribbean-British, the Antillean-French, and many others » (14). Le champ ouvert était donc très vaste, géographique, humain, historique, mais aussi sémantique, puisqu'il faisait appel à des

termes variés tels que immigrant, expatrié, réfugié, travailleur invité, exilé, communauté d'outre-mer et groupes ethniques. Depuis 1991, on peut constater que le champ s'est encore élargi, enrichi par les nouvelles études sur le métissage, la créolité, le cosmopolitisme, les migrations anciennes et nouvelles, sans oublier l'essor de la mondialisation qui déplace hommes et groupes, dans un monde en pleine mutation, caractérisée par l'accélération des moyens de déplacement, les mouvements forcés ou choisis liés aux délocalisations et aux expatriations, les exils et persécutions provoquées par les guerres, les religions ou les problèmes économiques. Cependant, à vouloir élargir le sens du terme « diaspora » et tenter d'en étudier toutes les facettes, n'y avait-il pas danger de perdre la part de violence et de douleur qui, au départ, faisait de la diaspora une expérience humaine particulière, ainsi qu'en témoigne le premier critère choisi par Robin Cohen pour caractériser le phénomène diasporique, « dispersal from an original homeland, often traumatically » (*Global Diasporas: an Introduction*, 1997, 180) ? Comment conserver sans l'affaiblir cette spécificité de l'expérience diasporique tout en la reliant à la multiplicité des formes et expériences qui lui sont indissolublement liées ?

- 2 Ces questions sont particulièrement bien posées dans l'introduction à l'ouvrage *Diasporas and Cultures of Migrations* : celle-ci mentionne et étudie l'évolution du champ depuis 1991 en s'appuyant sur l'échange qui eut lieu en 2011 entre Robin Cohen, ancien directeur de l'Institut sur les migrations internationales à Oxford, et Khachig Tölölyan, professeur à la Wesleyan University et fondateur du *Journal of Transnational Studies*, lors des rencontres montpelliéraines, sources de l'ouvrage. Soulevant nombre de questions théoriques et pratiques sur les difficultés à trop limiter ou trop élargir le domaine des diasporas, les auteurs de l'introduction et éditrices du volume laissent ouvert un dialogue qui se poursuit encore actuellement comme en témoignent les articles de leur ouvrage. Car, pour citer l'introduction qui reprend les termes de Johan U. Jacobs dans l'un des articles sur Winnie Mandela et la diaspora sud-africaine, même si l'on ne peut pas appliquer le terme de diaspora à n'importe quel contexte de déplacement et mouvement planétaire, la vaste typologie offerte en neuf points par Robin Cohen en 1997 dans *Global Diasporas* peut encore servir d'appui aux théories actuelles sur les diasporas : témoin Jana Evans Braziel, qui suggère une taxinomie de groupes diasporiques incluant les colons, les expatriés, les étudiants, les émigrés postcoloniaux, les réfugiés, les demandeurs d'asile, les migrants économiques et les travailleurs sans papiers (147). Judith Misrahi-Barak et Claudine Raynaud concluent leur introduction en soulignant la nécessité de laisser la parole aux acteurs des diasporas. Leurs œuvres et les représentations qu'ils peuvent offrir de leur expérience permettent mieux que n'importe quelle définition trop étroite ou théorie trop restrictive de saisir les identités équivoques de ces acteurs en mouvement, les productions culturelles — cinéma, poésie, essais, entretiens, romans — étant le moyen le plus sûr de définir qui et ce qui est finalement au cœur de l'expérience diasporique.
- 3 Cet objectif détermine la structure et l'approche de *Diasporas and Cultures of Migration*. Une première partie, composée de quatre articles (Françoise Lionnet, Ashraf H.A. Rushdy, Shu-mei Shih, et Indira Karamcheti), reprend le débat théorique sur les diasporas. Elle est suivie de deux parties qui analysent au travers d'œuvres essentiellement littéraires l'expérience de la diaspora en termes de dislocations et discontinuités (Mireille Rosello, Johan U. Jacobs, Bénédicte Ledent), mais aussi plus positivement, de passages et de négociations (Corinne Duboin, Shanthini Pillai, Louise

Cainkar, Lars Hinrichs). La dernière section se penche plus précisément sur le sujet diasporique et introduit d'autres points de vue sur l'expérience de la diaspora envisagée sous l'angle de la pluralité, du genre et des sexualités (H. Adlai Murdoch, Janet Wilson, Christine Vogt-William). Il serait trop long d'analyser ici chacun des quatorze articles qui composent l'ouvrage et dont on peut trouver le résumé et l'argumentation à la fois dans l'introduction et dans des annexes extrêmement riches et bien organisées à la fin du volume. Mais il faut souligner la cohérence et la variété du choix des thèmes et sujets développés. Cohérence étayée et renforcée par les multiples points de vue selon lesquels est abordé le débat théorique sur ce qu'est la diaspora. Sur les quatre articles de la première partie par exemple, deux voix portent sur les diasporas dites asiatiques ; l'une (Shu-mei Shih), originale et transgressive, conteste l'expression « diaspora chinoise » communément employée pour décrire les communautés chinoises hors de Chine et pose la question de savoir pendant combien de temps on reste membre d'une diaspora, suggérant ironiquement que les diasporas devraient avoir une date limite d'existence. Le titre de l'article « Against Diaspora » est une sorte d'appel à la possibilité pour chacun de devenir « a local » comme l'écrit Shu-mei Shih, c'est-à-dire Américain ou Malaisien, Thaï ou Philippin, marquant ainsi une opposition à la localisation d'origine, nommée Chine, qui ne représente en fait que le peuple colonisateur des Han et sa langue, le mandarin ou le hanyu, alors que nombre d'autres langues se parlent en Chine et hors de Chine. Article très intéressant qui pose le problème de la diaspora en termes politiques, inverse les présupposés de la doxa en suggérant de considérer que les routes elles-mêmes peuvent devenir racines — « rethinking the relationship between roots and routes by considering the conceptions of roots as place-based rather than ancestral, and routes as a more mobile conception of home-ness rather than wandering and homelessness » (95) —, et évoque également les liens entre langue et diasporas. C'est par ce dernier biais qu'Indira Karamcheti aborde elle aussi de façon critique le problème terminologique posé par ce qu'il est coutume d'appeler improprement « South Asian Diaspora », seule diaspora à ne pas pouvoir revendiquer un nom qui la relierait à une origine nationale spécifique, une race ou une histoire. Comment, en ce cas, se construire autour d'une identité impossible, en l'absence d'un nom approprié (« the absence of a proper name », 103), ce « proper name » qui rend problématique la définition et l'identification des Roma et de leur culture dans le film de Gatlif analysé par Rosello ?

- 4 Ces derniers exemples montrent bien l'amplitude du projet que veut réaliser cette série sur les diasporas. Ce premier ouvrage fait voyager le lecteur dans un vaste espace géographique, à la fois réel et imaginaire. Loin de se contenter de rivages connus, il ouvre des horizons nouveaux, témoin la carte qui pourrait être celle de ses explorations. Celles-ci passent par la Roumanie de Tony Gatlif (Rosello), l'Afrique du Sud de Njabulo Ndebele (Jacob), la Caraïbe de Caryl Phillips (Ledent, Murdoch), l'Afrique de Dinaw Mengestu, Chris Abani et Chimamanda Ngozi Adichie (Duboin), la Malaisie de Preeta Samarasan et Hsu Ming Teo (Pillai), la Palestine des jeunes adolescents interrogés par Louise Cainkar, la langue des Jamaïcains de Toronto (Hinrichs), la Nouvelle-Zélande de Katherine Mansfield, Janet Frame, Fleur Adcock et leur compagnes de voyage (Wilson), le Sri Lanka et Trinidad de Shyam Selvadurai et de Shani Mootoo (Vogt-William). Voyage transnational qui embrasse la planète presque entière malgré quelques absences, il illustre bien le déplacement dans l'espace et le passage de frontières à franchir qui marquent toute expérience diasporique. Voyage au centre des mots, des images et des fictions littéraires, il révèle des éléments

qui complètent et peuvent même anticiper les données apportées par les observations plus objectives des sciences sociales.

- 5 Si chaque article de l'ouvrage est différent par sa forme et par la définition de son espace, des motifs communs relient cependant entre eux ces récits qui sous-tendent les ambiguïtés et tensions du concept même de diaspora. Ainsi, le motif de la maison, déclinée comme « home » ou « homeland », espace privé et public, politique et culturel, sert-il de fil rouge à la plupart des textes. Comme l'écrit Louise Cainkar dans les premières lignes de son étude sur les enfants de la diaspora palestinienne, « shared conceptions of home and homeland are central features of the diasporic experience » (215), reprenant la citation célèbre de Tölölyan, « (s)ome notion of home, collective memory and group history must always be part of the conceptual and emotional discourse of the diasporic culture » (215). Motif que développent aussi de façon problématique Dinaw Mengestu dans son roman de 2007, *The Beautiful Things that Heaven Bears* analysé par Corinne Duboin, Preeta Samarasan dans *Evening is the Whole Day* et Hsu-Ming Teo dans *Love and Vertigo*, auteures malaisiennes d'origines indienne et chinoise, émigrées en France et en Australie, dont les personnages symbolisent pour Shanthini Pillai l'hétérogénéité croissante d'un imaginaire créatif et transnational, ou bien Caryl Phillips dans le roman *In the Falling Snow* qu'étudie Bénédicte Ledent. Dans ce roman récent, Phillips introduit trois générations d'hommes afro caraïbes pour qui « home », le pays d'origine, a des sens très différents : pour le grand-père, c'est l'île d'où il est parti pour l'Angleterre — sur son lit de mort, il dit à son fils : « I want to go home, Keith. I don't mean to some stupid English house. I mean home. Home, home... I'm not from here » (166). Pour le fils, né en Grande-Bretagne, la Caraïbe reste « an imaginary homeland » (167), une île mythologique, rêvée, où il souhaite amener son fils pour lui faire découvrir d'où il vient. Quant à ce dernier, il aimerait autant aller à Barcelone où joue son équipe de football favorite. Ces variations autour du motif de la « maison » pour qui l'attachement peut prendre des formes uniques, duelles ou multiples sont reprises dans la plupart des œuvres étudiées dans *Diasporas and Cultures of Migrations* et on ne peut que louer encore la cohérence du choix des auteurs et des textes qui permet de mettre en lumière les relations et processus complexes que les diasporas créent entre le pays dit d'origine et celui où vit la personne « déplacée ».
- 6 D'autres échos et thèmes majeurs unissent les textes choisis pour ce premier volume de la collection sur les diasporas. Le roman de Phillips soulève la question de la relation entre les générations et s'interroge sur la place du récit fondateur des parents ou des anciens sur lequel pourrait ou non se bâtir l'identité diasporique. L'article de Cainkar sur les adolescents palestiniens conclut que leurs représentations de la Palestine semblent avoir été beaucoup plus influencées par les médias auxquels ils ont été exposés dans leur enfance, loin de la Palestine, que par les propos de leurs parents. Ce récit originel est donc lui-même soumis à de multiples réinterprétations et subit des évolutions constantes, un processus très bien analysé par l'article de Murdoch sur la créolisation et les frontières de l'identité caraïbe ou par celui de Lionnet sur le Créole et les multilinguismes. Ce pluralisme et l'instabilité des identités diasporiques affectent bien sûr directement les cultures et la langue : une langue, créolisée ou non, reconstituée ou oubliée, par définition elle aussi instable, comme l'est le sujet diasporique, habitant d'un entre-deux hybride situé entre centre et périphérie, d'où naissent son imagination, ou sa frustration, ou son irrésistible et nécessaire différence. Le concept d'hybridité comme élément essentiel de l'expérience diasporique est introduit dès le deuxième article du volume où Rushdy, citant Stuart Hall, affirme que

l'identité diasporique ne peut être comprise qu'en reconnaissant son hétérogénéité et sa diversité, « a conception of 'identity' which lives with and through, not despite, difference, by hybridity » (63). Rushdy étudie le discours sur les diasporas africaines comme un antidote aux nationalismes politiques et culturels et aux discours essentialistes qui ont fleuri dans les années soixante. En favorisant un discours transnational et en remplaçant le recours facile aux « origines » par une étude des différences qui ont marqué les diasporas africaines, cette nouvelle lecture des diasporas se sert de ces différences pour constituer des sites de résistance aux visions romantiques, nationalistes ou essentialistes plus anciennes de l'Afrique. Selon Rushdy, la réflexion sur les diasporas africaines doit également prendre en compte l'élément racial qui joue un rôle essentiel dans la constitution de ces sites de contestation et l'on peut regretter de ne pas le voir plus largement développé dans l'ensemble de l'ouvrage.

- 7 Il faut cependant rappeler que *Diasporas and Cultures of Migrations* n'est que le premier volume d'une série qui doit en compter plusieurs et aura donc le temps et l'espace de développer certains des éléments introduits plus rapidement dans ce premier ouvrage. Le dernier article par exemple, « Masculinities Out of Line : Navigating Queerness and Diasporic Identity in Shyam Selvadurai's *Funny Boy* and Shani Mootoo's *Cereus Blooms at Night* », se fonde sur un point de vue nouveau et isolé dans l'ensemble du livre qui mériterait sans doute d'être plus clairement relié aux thématiques globales des diasporas et complété par d'autres analyses. Mentionnons enfin que *Diasporas and Cultures of Migrations* se clôt sur une excellente bibliographie qui convoque l'essentiel des travaux entrepris sur les diasporas depuis 1991, bibliographie complétée par celles très riches des articles du volume, qui permettent d'avoir accès à un panorama très complet de tout ce que la critique sur les diasporas a fait paraître ces vingt dernières années. On ne peut donc qu'attendre avec curiosité et impatience la suite de cette première entrée dans le monde des diasporas qui intéressera tous ceux qui participent à ces « grandes traversées » vers ce qu'un *Monde des Livres* récent intitulait « Terres des ancêtres, terres de romans » (5 septembre 2014). Le dernier mot appartient peut-être au poète et à la barge (*godwit*), oiseau migrateur qui s'envole chaque année de la Nouvelle-Zélande à la Sibérie et qui selon Janet Wilson, devenu le symbole néo-zélandais des voyages et des migrations, a inspiré les voyageuses dont elle décrit, dans son article, le périple et les travaux, de l'exil à la diaspora :

Remindingly beside the quays the white
Ships lie smoking; and from their haunted bay
The godwits vanish towards another summer
Everywhere in light and calm the murmuring
Shadow of departure, distance looks our way;
And none knows where he will lie down at night. (305)

INDEX

Thèmes : Recensions

AUTEURS

HÉLÈNE CHRISTOL

LERMA

Aix Marseille Université